

| | |
|---------------------|--|
| Zeitschrift: | Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses |
| Herausgeber: | Alliance nationale de sociétés féminines suisses |
| Band: | 8 (1920) |
| Heft: | 102 |
| Artikel: | Variété littéraire : Mrs. Humphry Ward : (1831-1920) |
| Autor: | Haltenhoff, C. / Ward, Humphry |
| DOI: | https://doi.org/10.5169/seals-255912 |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la traite des femmes; la protection de la jeunesse au point de vue de la moralité. La grande, capitale question de l'éducation, en cette heure du monde où tant de choses se transforment, où la nécessité s'impose de préparer aux tâches de demain les citoyens et les citoyennes de la Société des Nations, dont nous saluons la venue, ne se tient pas en importance aux questions de moralité; enfin, la question toujours actuelle de la situation faite à la femme par la législation, dans le domaine économique et industriel, et comme ressortissante d'un pays (nationalité de la femme mariée).

Dans six grandes assemblées publiques seront traités les sujets suivants: *l'Œuvre et l'Idéal du C.I.F.*; *l'Education*; *les Problèmes d'ordre économique et industriel affectant la femme*; *Questions de santé publique*; *Relèvement du niveau de la moralité*; enfin, *la Société des Nations et ce que les femmes attendent d'elle*; *la position des petits pays au sein de la Société*.

A côté de ce programme de travail si varié et si nourri, une large part est faite à la sociabilité et à la détente. On nous fait entrevoir une série de réceptions charmantes: au Palais royal par la gracieuse souveraine du peuple norvégien, au ministère des Affaires étrangères; au Frognerstaeteren un déjeuner offert par la municipalité de Christiania, une visite à l'atelier du célèbre sculpteur Vigeland, et bien d'autres choses encore de nature à réjouir le cœur et les yeux.

Notre petite délégation suisse ne tardera pas à le mettre en route; elle se compose de M^{es} Schaffner et Zellweger, de Bâle; de M^{me} Fatio-Naville, de M^{me} de Morsier et de celle qui écrit ces lignes, de Genève. Nous porterons, n'est-il pas vrai? à nos sœurs de Norvège et aux représentantes de tant de pays divers, le salut fraternel et cordial, et les meilleurs voeux des femmes de la Suisse? Nous savons d'avance que la sympathie du *Mouvement Féministe* et de ses lectrices nous accompagneront au bout de notre voyage.

Recevez, chère rédactrice, l'expression de mon bien cordial dévouement.
P. CHAPONNIÈRE-CHAIX.

* * *

Nous apprenons d'autre part le décès, survenu le 22 juillet dernier, à Indianapolis (Etats-Unis), de Mrs. May Wright Sewall, première présidente et fondatrice du Conseil International des Femmes, morte ainsi avant d'avoir eu la joie non pas peut-être de participer directement, mais en tout cas de recevoir des nouvelles de la réunion de Christiania. Mrs. May Wright Sewall, qui a été une des compagnes de lutte et une des disciples de Susan B. Anthony, a appartenu comme elle à cette vaillante génération de pionnières de notre cause. Elle a participé de ce fait aux campagnes, aux meetings, aux Congrès suffragistes nationaux tenus en Amérique pendant le dernier quart du XIX^e siècle, fut entendue plusieurs fois en audience par les Chambres américaines, et travailla d'autre part dans son Etat natal, l'Indiana, à fonder une Société suffragiste. Dans le domaine international, elle signa avec Susan Anthony, Mrs. Stanton, Miss Rachel Foster, et d'autres encore, la convocation à la première réunion d'un Congrès international féminin à Washington en 1888, et fut une de celles qui proposèrent, l'expérience ayant prouvé le succès de ces réunions internationales, de coordonner et d'organiser sur la base internationale les efforts des femmes dans tous les domaines. Le Conseil International des Femmes est sorti de là.

Mrs. Sewall s'était intéressée dès le début de sa carrière active aux questions d'éducation, et a dirigé pendant de longues années à Indianapolis une école classique modèle pour jeunes filles, où elle cherchait, chose très neuve à cette époque, à développer ses élèves non seulement intellectuellement, mais aussi physiquement. Son mari dirigeait en même temps un collège de jeunes gens dans lequel il appliquait également les idées modernes. C'était aussi un suffragiste convaincu.

Bien que souffrant d'une maladie de cœur avancée, Mrs. Sewall avait continué jusqu'à ces dernières années à s'intéresser activement au mouvement féministe. Elle avait encore assisté à la dernière réunion du Conseil International des Femmes à Rome en 1914, et avait organisé en 1915 le Congrès de la Paix à l'Exposition pan-américaine de San-Francisco. Mais depuis lors ses forces avaient diminué, et après des séjours à Boston et à New-York, elle désira rentrer dans sa chère ville d'Indianapolis pour y rendre le dernier soupir. Esprit clair et net, elle travailla encore de son lit, écrivant ou dictant des lettres, des articles, un livre même. Et jusqu'au bout, le Conseil International, son passé, son avenir, a été son idée dominante, comme il l'a été pendant plus de trente ans de sa vie.

De-ci, De-là...

Le 14 juin dernier est décédée obscurément, à la Policlinique de Rome à l'âge avancé de 84 ans, une féministe italienne de la première heure, Anna-Maria Mozzolini, « une des figures les plus sympathiques et les plus géniales parmi celles qui ont revendiqué les droits de la femme en Italie », écrit à ce propos le journal socialiste *l'Avanti*. Pendant cinquante ans, en effet, l'émanicipation de la femme a été le but de sa vie, et ses conférences, ses livres, ses brochures sur la situation légale de la femme, son activité au moment de la révision du Code pénal, ses traductions d'ouvrages suffragistes étrangers sont bien connus de toutes les femmes italiennes.

Ce fut elle qui présenta en 1906 à la Chambre des députés une pétition en faveur du droit de vote des femmes, qui fit l'objet d'un long débat. Et lorsque, en septembre dernier, la Chambre italienne émit un vote favorable au suffrage féminin, une ovation de sympathie fut faite à la vaillante féministe qui se trouvait à la tribune.

VARIÉTÉ LITTÉRAIRE

Mrs. Humphry Ward

(1851-1920)

Mrs. Humphry Ward n'a pas été une féministe dans toute l'acception du terme: elle s'est même prononcée avec énergie contre l'entrée des femmes dans la vie politique et leur accession au droit de vote. Elle n'en a pas moins sa place marquée dans les rangs de ceux qui ont activé l'évolution de la femme moderne. De bonne heure, elle avait cherché à réagir contre la banalité et l'insuffisance traditionnelle de l'éducation des jeunes filles, soit en se consacrant elle-même à un travail scientifique approfondi, soit en organisant des cours et des conférences pour celles qui désiraient se nouer à des études sérieuses. Plus tard, son zèle social s'affirmait par la création d'un « settlement » universitaire pour les ouvriers et de centres de jeux pour leurs enfants. A la fin de sa vie elle accepta une charge de juge de paix et l'Université d'Edimbourg lui conférait le diplôme de docteur en droit.

Quoi qu'il en soit de son attitude au point de vue féministe, elle mérite notre respect et notre admiration par l'ardeur désintéressée qu'elle a mise à donner corps dans la vie réelle à l'idéal religieux et social qu'elle a défendu dans ses écrits.

Depuis 1888 — année de la publication de *Robert Elsmere* — elle faisait partie du groupe des romanciers distingués qui ont illustré l'ère victorienne. Peut-être n'avons-nous pas tout-à-fait le recul voulu pour juger de la valeur strictement littéraire de son œuvre. En lisant les ouvrages des écrivains actuels: Arnold Bennett, Galsworthy, Wells, May Sinclair, etc., nous nous rendons pourtant compte du chemin parcouru et de ce qui les rend si différents de leurs prédecesseurs. La reproduction spontanée et intuitive, quelquefois brutale, mais rapide et frémissante, de la réalité quotidienne avec ses tares, ses beautés et ses complexités, a remplacé la peinture abondante, fouillée, et cependant choisie où la main et les intentions de l'auteur cherchaient à peine à se dissimuler.

L'autobiographie que Mrs. Ward a donné en 1917 — un peu plus de deux ans avant sa mort — sous le titre: *A Writer's Recollections*, nous introduit d'emblée dans un milieu des plus intéressants au point de vue à la fois scientifique, religieux et moral. Son grand-père, le Dr Arnold, directeur du Collège de Rugby, a laissé une trace ineffaçable comme grand pédagogue chrétien. Inutile d'insister sur le mérite et la réputation de son oncle Matthew Arnold, critique et poète. Son père, Thomas Arnold, était gouverneur de Tasmanie.

Mary Arnold — née en 1851 — avait cinq ans lorsque ses parents rentrèrent en Angleterre dans la propriété familiale du Westmoreland. Elle resta toujours profondément attachée à cette nature sauvage et grandiose qu'elle a donnée comme cadre à quelques-uns de ses récits. Tourmenté sans cesse par le problème religieux, Mr. Arnold s'était convertit au catholicisme sous l'influence de Newman et avait dû quitter le service colonial. D'autres membres de la famille avaient travaillé à la réforme de l'enseignement aux Indes et en Angleterre.

On comprend que, sous l'influence de cet entourage, la jeune fille ressentit très vivement les lacunes de l'instruction féminine : ce souvenir fut pour beaucoup dans ses efforts futurs au point de vue pédagogique. Le séjour d'Oxford, où elle vint dès sa dix-septième année, la mit en contact avec les savants et les littérateurs les plus éminents de son temps : Pattison, Jowett, l'historien Green, Max Muller et bien d'autres. L'intensité de la vie intellectuelle que renouvelait alors la force grandissante des sciences de la nature, le mouvement social incompris par la High Church, les luttes religieuses qui divisaient en plusieurs camps les protagonistes de la vieille Université — toutes ces influences combinées stimulaient l'ardeur de la jeune fille et mettaient à sa portée des ressources exceptionnelles. Ses premiers travaux, consacrés à l'Espagne, sa langue et son histoire, témoignaient d'un véritable esprit scientifique et lui valurent de précieux encouragements. Son mariage avec un professeur de Brase-nose ne changea rien à l'orientation de sa vie. Elle a écrit avec beaucoup de charme les relations de société si animées et si intéressantes dans leur simplicité extérieure, ses études menées de front avec celles de son mari dans un même cabinet de travail, et la place occupée par les questions palpitantes qui agitaient alors l'élite de son pays. En 1880 Mr. Ward quittait Oxford pour se consacrer à la carrière de journaliste et vivre à Londres. Cinq ans après, sa femme faisait paraître son premier roman, *Miss Bretherton*, que lui avait suggéré la personnalité de l'actrice Mary Anderson. Bien accueilli par la critique, il eut moins de succès auprès du grand public.

Grâce à l'amitié d'Edmond Scherer, Mrs. Ward apprit à connaître le *Journal Intime* d'Amiel dont elle publia la traduction en 1885. Son œuvre capitale *Robert Elsmere* exigea trois ans d'un travail assidu que nécessitait surtout le besoin d'effacer la trace des vastes lectures qui avaient précédé la composition et d'adopter le livre aux différentes classes de lecteurs. Les trois premières éditions furent rapidement enlevées et les controverses qui naquirent à son sujet en augmentèrent la vogue. L'Amérique seule acheta 500.000 exemplaires !

Un séjour à Paris, deux voyages en Italie, la publication de *David Grieve* (1892), chaudement reçu par les revues, mais dont la réussite ne s'est pas confirmée dans la suite comme cela avait été le cas pour *Robert Elsmere*, la fondation avec le concours d'un groupe de libéraux religieux du « Settlement of University Hall », en 1892 enfin le triomphe de *Marcella*, admiré par ceux-là mêmes qui avaient si âprement critiqué *Robert Elsmere* (entre autres le vieux Gladstone) — tel est le bilan des dix années suivantes.

Dans *Helbeck of Bannisdale* (1897) et *Eleanor*, écrit à la villa Barberini à Castelgandolfo, Mrs. Ward abordait de nouveau les problèmes religieux. Le rôle singulier, presqu'anormal, qui est échu au catholicisme anglais, les difficultés et les conflits qui découlent de son opposition à tout ce qui constitue la force et l'individualité propre du pays, l'isolement douloureux qui en résulte pour ses adeptes, elle les avait vu de près, dans sa famille. Aussi *Helbeck* est-il resté une de ses créations les plus originales et les plus vivantes. Il y a encore de vraies beautés dans *Richard*

Meynell, qui reprenait au bout de vingt ans le thème de *Robert Elsmere*. Dans les ouvrages qui suivent, l'auteur a sans conteste abusé de sa facilité et de la renommée qu'elle avait conquise. Nous trouvons encore dans *Delia Blanchflower* une peinture très vivante, bien qu'influencée par le parti pris, de la campagne des suffragettes, et dans *Daphne*, une critique justifiée des lois du divorce aux Etats-Unis. Mais les romans de guerre, *Missing*, *Elizabeth Bretherton*, *The Secret of Miss Henderson*, n'ajouteront rien à la gloire de Mrs. Ward. Un souci trop visible de l'actualité, qui est d'ailleurs son péché mignon, en a hâté la composition au détriment de l'étude des caractères.

C'est dans les dernières pages de son autobiographie que nous nous familiarisons le mieux avec les convictions qui ont été l'aboutissement de cette féconde existence. Une revue critique très sévère des romanciers anglais de notre temps est suivie d'une profession de foi qui pourrait être celle de *Robert Elsmere*. Mrs. Ward nous expose ensuite combien la guerre a développé les énergies et les facultés endormies par une trop grande prospérité et comme elle a stimulé les aspirations vers le progrès social. C'est donc avec une vision consolante de l'avenir de sa patrie qu'elle a posé la plume. Lorsqu'elle mourut en mars dernier, l'étrange irlandaise commençait à se dresser avec une insistance menaçante devant les dirigeants de la politique anglaise : qu'en a-t-elle pensé et aurait-elle cherché là aussi le thème d'un nouveau récit ?

* * *

On a dit que les grands hommes de science et de foi qui étaient à la tête du mouvement religieux et intellectuel de l'époque — Newman, Huxley, Darwin, Kingsley, Ruskin et d'autres — ont été les parrains de *Robert Elsmere*. C'est en effet dans cet ouvrage de longue haleine que l'auteur — avec ce don d'assimilation qui est un trait essentiel de son talent — nous fait respirer le mieux l'atmosphère des hautes régions spirituelles et morales. Toutes les luttes, toutes les aspirations qui mettaient aux prises l'élite de l'Angleterre y trouvent leur expression et s'incarnent dans les personnages. *Robert Elsmere* et ses amis d'Oxford, le Squire savant et voltairien, les défenseurs de l'orthodoxie chancelante, portent tous le cachet de l'observation personnelle et témoignent de la part que l'auteur a prise au choc des idées. Si les figures nous semblent par trop nombreuses — quelques-unes ne servant qu'à détourner l'intérêt de l'objet principal —, si les descriptions, d'ailleurs fort belles, des paysages du Westmoreland et la multiplicité des détails encombrent quelquefois le récit, ces restrictions n'entraînent pas en ligne de compte pour les lecteurs anglais habitués aux œuvres touffues d'un Dickens et d'une George Eliot.

Avec *David Grieve* nous entrons dans un monde tout autre. Ce n'est plus de la recherche scientifique qu'il s'agit, mais d'une religion de la vie, durement conquise au prix des déceptions, des chutes et des relèvements. Les caractères et le milieu tout entier sont plus simples, les passions plus primitives ; l'homme qui cherche sa voie y rencontre dès l'abord une nature hostile, et plus tard une société qui ne l'est pas moins. Ici encore, il y a bien des hors-d'œuvre. Le Paris artiste est décrit du dehors, de « chic », comme on dit vulgairement. On sent très vivement l'antipathie anglo-saxonne pour la conception française du problème des sexes, pour l'animalisme et les côtés charlatanesques de la vie parisienne.

Helbeck of Bannisdale est le troisième des grands romans que dominent les conflits de la foi. Comme dans la plupart des récits de Mrs. Ward, et du reste dans beaucoup de romans an-

glaïs, l'histoire se passe en pleine nature. Mais le cadre est plus sobrement décrit que dans *Robert Elsmere*.

Avec *Marcella et George Tressady*, qui se font suite, nous abandonnons le terrain religieux pour entrer dans le vif des questions politiques et surtout sociales. La vie parlementaire est au premier plan, avec d'une part le politicien sans scrupules, représenté par Wharton, de l'autre le gentleman aristocrate, à qui l'héritage et l'éducation ont inculqué un si haut idéal de ses multiples responsabilités. Ici il a nom Aldous Raeburn, ailleurs il s'appellera William Ashe ou Mark Winnington — car des types assez semblables reparaissent souvent dans l'œuvre copieuse de Mrs. Ward. Les difficultés de la situation minière, les grèves, les accidents dans les puits, les figures d'ouvriers et de meneurs, donnent un intérêt documentaire au récit dont George Tressady est le héros un peu flottant et inachevé.

La place nous manque pour parler longuement du *Mariage de William Ashe*, où l'existence fashionable et le grand monde occupent la première place, de *Fenwicks Career*, transposition de l'histoire sentimentale du peintre Romney — comme *Eleanor* est celle de l'épisode romain de la biographie de Chateaubriand. C'est peut-être dans ce dernier roman que nous sommes le plus « sous le charme ». Le cadre de la campagne romaine, l'exquise figure d'Eleanor, le caractère problématique de l'historien Masty, quelques apparitions d'Italiens du peuple ou de la haute société romaine, mettent ce livre à part parmi ceux de notre auteur. Elle a su y répandre une poésie mélancolique et une délicatesse de touche toutes particulières.

Mentionnons encore rapidement *The Story of Bessie Costrell*, qui évolue dans un milieu exclusivement populaire, et *Canadian Born*, qui retrace avec beaucoup de fraîcheur la vie un peu fruste et la nature du grand Dominion. D'autres volumes sont moins intéressants. La fécondité de l'écrivain l'a souvent desservie : une psychologie quelquefois un peu sommaire, le retour des mêmes clichés, l'analogie entre certains caractères, l'habileté trop visible à se servir d'épisodes réels, empêcheront de placer Mrs. Ward au même rang qu'un Thackeray, une George Eliot ou même un Thomas Hardy, dont elle n'a ni la puissance créatrice, ni l'humour, ni la pénétration psychologique. On laissera peut-être de côté des descriptions abondantes de la vie de château avec sa large hospitalité et son confort raffiné, des péripéties de la lutte des partis et de l'enchevêtrement étrange des relations mondaines avec les exigences du parlementarisme. Mais il y aura toujours de l'intérêt à retrouver dans ses meilleurs ouvrages l'effervescence intellectuelle et morale du monde lettré et savant de l'Angleterre contemporaine, à en suivre les répercussions dans la vie politique et à constater le mouvement irrésistible qui entraînait le pays vers plus de justice, de solidarité et de liberté de pensée.

C. HALTENHOFF.

A travers les Sociétés féminines

Genève. — *Union des Femmes*. — Des rapports présentés à l'Assemblée générale de cette Société sur son activité pendant l'exercice 1919-1920, nous extrayons comme chaque année les renseignements essentiels, dont l'intérêt et l'utilité n'échapperont pas à nos lecteurs.

Le travail du Comité a porté, comme toujours, dans de multiples directions, demandant un effort soutenu de la part de ses membres, un intérêt en éveil pour des questions diverses, et une compréhension haute des besoins de l'heure présente. Car, ainsi que l'a dit fort bien la présidente, M^{me} Meyer, « dès l'époque où se réunissait le premier petit groupe de fondatrices de notre Association, l'Union des Femmes a eu pour but de développer l'esprit de solidarité et de compréhension, elle a voulu être un lien et un organe de progrès. Nous cherchons les

mêmes choses, peut-être sous des formes plus larges, car les perspectives se sont agrandies, avec la vision de possibilités plus complètes. » C'est ainsi que les questions sociales, morales, éducatives, civiques, ont été, aussi bien que les questions purement féministes, abordées tour à tour, parfois sans grand résultat, parfois au contraire avec plein succès, pour répondre aux nombreuses sollicitations de collaboration et d'entraide que reçoit l'Union — société vieille maintenant de près de 30 ans, et qui est dans notre cité une force agissante et respectée dont nous pouvons être fiers. — Au point de vue féministe, l'Union marche la main dans la main avec l'Association genevoise pour le Suffrage, dont elle ne laisse jamais les appels sans réponse (collaboration à l'organisation de l'initiative constitutionnelle genevoise, au travail de préparation du Congrès suffragiste international); et c'est de concert avec cette Société également comme avec d'autres Associations féminines qu'elle a rempli sa tâche d'éclairer les femmes sur les problèmes nationaux et civiques, en attendant qu'elles aussi soient appelées à se prononcer comme citoyennes (conférence de M. W. Rappard sur la Société des Nations, conférence contradictoire de MM. Burklin et Mégevand sur la réglementation fédérale du travail, et de M. G. Fatio sur les maisons de jeux). Dans cette catégorie aussi de préoccupations peut prendre place le cours d'instruction civique donné en deux séries par M^{me} Gourd, et qui a réuni une soixantaine d'auditrices, lesquelles, pour emprunter encore un jugement à M^{me} Meyer, « d'abord étonnées de voir une matière d'apparence abstraite devenir vivante et vibrante, ont compris que l'on peut vouer aux choses publiques une attention aussi passionnée qu'à tout autre objet de science ou d'art ». — En matière de morale, l'Union s'est non seulement intéressée à la « Semaine de Moralité publique » d'octobre dernier, mais surtout cherche les moyens de mener à chef la troublante et complexe question dite « des sages-femmes », sans être parvenue encore à agir de façon efficace, malgré de nombreuses démarches, une correspondance active avec le Secrétariat d'Hygiène sociale et morale, etc. Des démarches auprès de la presse genevoise pour obtenir la suppression d'annonces équivoques ont été bien accueillies par deux journaux. — Les questions sociales ont naturellement absorbé une grande partie des séances hebdomadaires du Comité : collaboration apportée aux Sociétés antialcooliques dans leur lutte incessante; sort dans notre canton des femmes incurables pour lesquelles l'Etat ne fait jusqu'ici pas grand' chose; amélioration de la situation des femmes veuves chargées d'enfants, par l'attribution de « pensions aux mères », ces deux derniers points n'ayant pu être encore qu'effleurés et devant être sérieusement repris en automne; création d'une maison coopérative pour femmes isolées, qui succédera, peut-on dire, mais sur des bases toutes différentes, aux « Pénates », dont la Société s'est dissoute en novembre, en désignant l'Union pour continuer en quelque mesure sa tâche. Le Comité, désireux à ce propos de s'entourer de tous les conseils de l'expérience, de toutes les suggestions utiles, a ouvert un « concours d'idées », dont la date de clôture a dû être, vu la faible participation jusqu'à présent, reportée à l'automne. — C'est sous la rubrique « éducation » que l'on peut faire rentrer la série des conférences si pleinement réussies sur ce sujet: *Quelle profession choisir pour nos filles?* où des professionnelles ont apporté le résultat de leur labeur et la valeur des personnalités formées par le travail, la réflexion et la vie, et qui, par leur cachet de vie de famille, ont conduit à des résultats très directs. — La vie intérieure de l'Union, recrutement de membres, détails d'aménagement, préoccupations dues aux difficultés d'un local devenant trop petit, alors que le renchérissement du coût de la vie nous empêche de songer à nous agrandir; héritage fait par l'Union dans des conditions si compliquées que nous laissons à une génération future le soin de le toucher, nous bornant à payer des droits de succession considérables, si bien que notre reconnaissance va moins à la donatrice qu'à notaire qui s'efforce de dévier un écheveau fort embrouillé! — tout ceci doit trouver encore sa place dans les débats du Comité, aussi bien que l'organisation des séances purement littéraires et philosophiques de M. Arnold Reymond, professeur à Neuchâtel, sur Pascal, ou des séances mensuelles dites « thés de membres », où nous nous efforçons d'offrir chaque fois à nos membres nouveaux et anciens une causerie intéressante. — La bibliothèque, aux destinées de laquelle préside la Section de Lecture, s'est enrichie cette année de 76 ouvrages nouveaux, grâce au bénéfice, joint à la modique cotisation des membres, d'une captivante conférence de M^{me} Hélène Naville sur M^{me} Necker de Saussure; ouvrages désormais catalogués par la méthode moderne des fiches, grâce à M^{me} Cherbuliez, alors que, pour complaire aux lectrices qui tiennent à leurs habitudes, un cataclogue par registre a été mis au jour par M^{me} Lily Pommier. Deux mesures